



45^e édition

RICHARD MAXWELL

The Evening

Nanterre-Amandiers – 12 au 19 octobre 2016

Service de presse : Christine Delterme, Guillaume Poupin

Assistante : Alice Marrey

Tél : 01 53 45 17 13 | Fax : 01 53 45 17 01

c.delterme@festival-automne.com

g.poupin@festival-automne.com

assistant.presse@festival-automne.com

Revue de presse Radio/TV

RICHARD MAXWELL

The Evening

45^e édition – Festival d'Automne à Paris

Ecouter :

Dimanche 9 octobre 2016

France Culture / Une saison au théâtre / Joëlle Gayot - 20h30 à 21h

Joëlle Gayot évoque les réalités de travail du Wooster Group et de Richard Maxwell à New-York.

<http://www.franceculture.fr/emissions/une-saison-au-theatre/new-york-en-live-le-point-sur-la-scene-americaine>

PRESSE

14 ARTICLES

La Terrasse – Juin 2016

TimeOut.fr – Lundi 29 août 2016

TimeOut.fr – Mardi 30 août 2016

Mouvement – Septembre 2016

Le Supplément des Inrockuptibles – Septembre 2016

La Terrasse – Octobre 2016

Pariscope – Mercredi 12 au mardi 18 octobre 2016

Le Monde – Jeudi 13 octobre 2016

Théâtre Actu.com – Samedi 15 octobre 2016

Io Gazette n°43 – Vendredi 21 octobre 2016 (deux articles)

Pariscope – Mercredi 19 au mardi 25 octobre 2016

Théâtre(s) – Automne 2016

Les Inrockuptibles – Du 9 au 15 novembre 2016

THE EVENING

L'auteur et metteur en scène new-yorkais Richard Maxwell présente *The Evening*. Un spectacle qui s'inscrit dans un triptyque inspiré de *La Divine Comédie* de Dante.

Dans *The Evening*, il y a une serveuse de bar, un boxeur et un entraîneur véreux. Sur fond de chansons pop ou mélancoliques – interprétées en live par un groupe de rock – tous trois « discutent de leur avenir, se battent et jouent leur destin »... Fondateur, en 1999, de la compagnie The New York City Players, Richard Maxwell écrit des spectacles qui, en revisitant des situations quotidiennes inspirées du mode de vie américain contemporain, interrogent notre rapport au réel, à la fiction, à l'existence, au monde tel qu'il est aujourd'hui.

DES « ANTIHÉROS DE LA SOCIÉTÉ AMÉRICAINE »
« Je souhaite créer un théâtre qui laisse du temps libre aux spectateurs, déclare l'auteur et metteur en scène new-yorkais, un peu comme si on se baladait dans une bibliothèque ou un musée vide, la nuit. Un théâtre qui puisse exister en-dehors des règles établies, sans avoir à faire scandale ou à user d'effets faciles... » Présen-



tant des « anti-héros de la société américaine », ce théâtre balance entre violence et cocasserie, émotion et dérision. Il creuse les faux-semblants de l'illusion théâtrale et interroge, à travers les contrastes que révèlent ses personnages, différentes possibilités « d'être au monde ».

Manuel Piolat Soleymat

Du 12 au 19 octobre 2016. Spectacle en américain surtitré. Avec le Festival d'Automne à Paris.

Festival d'Automne 2016

Du 7 septembre au 31 décembre : quatre mois de spectacles vivants en Ile-de-France



Plus de soixante manifestations entre musique, théâtre, danse, cinéma et arts plastiques dispersées aux quatre coins de la capitale : si on ne voyait pas les premières feuilles se détacher des arbres, on se croirait presque à Avignon.

Cartographie du théâtre contemporain

Pour sa 45e édition, le festival d'Emmanuel Demarcy-Mota a mis les petits plats dans les grands avec pas moins de 42 partenaires de toute la région (de Cergy à Tremblay-en-France en passant par Brétigny) mais aussi proposant non pas un mais trois invités d'honneur.

Trois portraits

Le Festival d'Automne permettra donc aux Franciliens d'applaudir trois oeuvres signées Krystian Lupa : 'Des arbres à abattre', 'Place des héros' et 'Déjeuner chez Wittgenstein'. Trois pièces écrites par Thomas Bernhard et qui feront le sel du festival. En danse, c'est Lucinda Childs que l'on pourra (re)découvrir grâce à cinq pièces dont le magnifique 'Available Lights'. Enfin, le troisième portrait s'aventurera quant à lui du côté de la musique avec trois propositions autour de Ramon Lazkano.

L'occasion de découvrir encore et toujours ce qui fait battre le coeur du spectacle vivant contemporain : des spectacles de douze oeuvres, du Shakespeare réinventé et de la poésie, beaucoup de poésie.

Nos coups de cœur Festival d'Automne 2016



Poil de carotte

Après s'être emparée de 'Cuore', Silva Costa, jeune Italienne à l'ascension fulgurante, s'inspire librement d'un autre grand classique pour enfants, quelque peu délaissé des metteurs en scène : le célèbre 'Poil de carotte' de Jules Renard. Ce récit retrace par le biais de souvenirs disparate l'histoire d'un petit garçon mal-aimé aux cheveux roux, délaissé par sa famille et indigné par l'injustice de la vie. Pour ce faire, si les spectateurs sont d'abord invités dans un espace réaliste, dans l'étable de la famille Lepic au milieu des animaux et de bottes de paille, ils plongeront ensuite, tel dans un album photo, dans une immersion peuplée de souvenirs fugaces faisant la part belle « aux formes et sensations de nos images mentales ».



Bouchra Ouizguen - Corbeaux

Une expérience. Voilà le mot qui nous vient en tête pour décrire 'Corbeaux', le dernier spectacle de la chorégraphe marocaine Bouchra Ouizguen. Comme dans ses précédentes créations, la femme collabore avec les Aïtas, danseuses originaires de Marrakech, accoutrées cette fois-ci en noir, qui se déplacent sur et en-dehors de la scène pour imposer discrètement leur présence. Les femmes de tous âges ou presque enchaînent ensuite les cris lancinants et les rythmes saccadés, directement inspirés de la transe marocaine, et brisent au passage toute notion d'espace et de temps. Une pièce qui semble à la fois mystique et déroutante, expérimentale et contemporaine. Dans tous les cas, nous on est plus qu'intrigués.



Available Light

Pour la 45e édition du Festival d'Automne, la talentueuse chorégraphe de danse postmoderne américaine Lucinda Childs poursuit son retour aux sources et restaure une pièce qui a marqué sa carrière, 'Available Light'. Comme 'Dance', présentée dans le cadre du même festival l'an passé, 'Available Light' fait écho à l'esprit de collaboration, creuset du mouvement postmoderne né vingt ans plus tôt au Judson Dance Theater, tout en s'adaptant à son public actuel. Décor constructiviste à deux niveaux, partition symphonique de John Adams, dialogues chorégraphiques et quête de clarté, Lucinda Childs nous offre un spectacle structurel tout aussi personnalisé qu'intemporel.



The Evening

Inspiré de la Divine Comédie de Dante, cette pièce sous forme de triptyque interprétée par des comédiens américains met en scène trois personnages (une serveuse de bar, un boxeur et un entraîneur véreux) qui discutent ensemble de leurs vies respectives tandis qu'un groupe de rock sur scène rythme leur conversation. Les dialogues se mêlent alors aux mélodies, aussi bien dans le son que dans le propos. La réalité théâtrale et la réalité scénique se brouillent devant les spectateurs et en pleine conscience des personnages qui alimentent la confusion avec la strate du rêve.



Robyn Orlin - And so you see...

D'un côté, il y a Robyn Orlin, artiste sud-africaine sans limite qui oscille aisément entre le théâtre, l'opéra et les murs d'un musée. De l'autre, Albert Ibokwe Khoza, jeune danseur, chrétien et homosexuel de Johannesburg. Entre les deux, il y a la même volonté d'interroger en permanence les habitants de leurs pays sur des questions résolument politiques. Autant dire que de voir les deux travailler ensemble n'est pas très surprenant. Et de politique, ce spectacle qui les associe en est gorgé. Khoza y interprète une créature à peau bleue parée d'une robe jaune, au milieu de paysages ou de personnages en arrière-plan.



N'kenguegi

Après 'Le Socle des vertiges' et 'Shéda', 'N'kenguegi' est le dernier volet de la trilogie entamée il y a quelques années par le formidable Dieudonné Niangouna. Dans une vaste fresque spatio-temporelle, l'homme navigue entre plusieurs angles de vue, d'un continent à l'autre, et nous présente une ribambelle de personnages comme les acteurs d'un théâtre dans le théâtre, des émigrés qui atterrissent dans des soirées mondaines parisiennes, un individu seul sur une barque ou un voyageur dont le rêve a été volé. Le tout dans un but : faire entendre la douleur de ceux qui subissent la violence de ce monde.



Noé Soulier - Deaf Sound

S'il y a foule de spectacles séduisants durant ce Festival d'Automne à Paris, 'Deaf Sound' est définitivement l'un des plus intéressants et originaux. Le chorégraphe Noé Soulier, à qui l'on doit 'Royaume des ombres' ou 'Signe blanc', est ici bien épaulé par Jeffrey Mansfield, architecte et non-entendant, pour tenter d'explorer la perception des sons par les sourds en menant une enquête sur la façon d'entendre et d'exprimer l'audible. Pour cela, les deux hommes ont fixé « des paramètres et des qualités matériels permettant de baliser ce que ressentent ces personnes à l'écoute des sons ».



Gens de Séoul 1919

C'est une « star » dans le monde du théâtre. L'un des metteurs en scène les plus influents de l'avant-garde japonaise débarque au théâtre de Gennevilliers dans le cadre du Festival d'Automne à Paris. Oriza Hirata présentera dès le 8 novembre les 'Gens de Séoul', pièce qui nous plonge dans un intérieur bourgeois de la capitale coréenne en plein début du XXe siècle. L'homme y dresse en deux temps le portrait d'une famille d'expatriés japonaise : d'abord en 1909, un an avant la colonisation de la Corée par le pays du Soleil Levant ; puis en 1919, époque où le peuple coréen décide plus que jamais de se manifester contre les Japonais pour obtenir son indépendance.



Antonija Livingstone, Nadia Lauro - Etudes hérétiques 1-7

Elles sont deux. Deux esprits dandy féministes, deux adeptes des projets performatifs. La première c'est Antonija Livingstone, artiste indépendante et autodidacte vivant entre Montréal et Berlin. La seconde c'est Nadia Lauro, scénographe habituée des espaces tout terrain (architecture du paysage, musées, scènes...) et invitée régulière du Festival d'Automne à Paris. Le gouvernement des deux forme ce nouveau projet présenté qui réanime le symposium, format permettant « la sagesse et la culture d'une citoyenneté pleine d'entrain, » et qui met en scène un banquet version hérétique en sept temps.



Place des Héros

★★★★★ Recommandé

L'été dernier déjà, le metteur en scène polonais Krystian Lupa faisait avec 'Des arbres à abattre' de Thomas Bernhard un pied de nez au théâtre faussement subversif qui dominait la 69e édition du festival d'Avignon. Il récidive cette année avec 'Place des héros' - « Heldenplatz », de son titre original - du même auteur, au sein d'un festival qu'Olivier Py a souhaité placer sous le signe de la révolte. Et qui, à quelques exceptions près - la fable politique 'Tristesses' de Anne-Cécile Vandalem, surtout -, fut beaucoup plus lisse que prévu.

Que voir au théâtre en octobre ?

Tous les spectacles à voir à Paris en octobre 2016

The Evening



Inspiré de la 'Divine Comédie' de Dante, cette pièce sous forme de triptyque interprété par des comédiens américains met en scène trois personnages (une serveuse de bar, un boxeur et un entraîneur véreux) qui discutent ensemble de leurs vies respectives tandis qu'un groupe de rock sur scène rythme leur conversation. Les dialogues se mêlent alors aux mélodies, aussi bien dans le son que dans le propos. La réalité théâtrale et la réalité scénique se brouillent devant les spectateurs et en pleine conscience des personnages qui alimentent la confusion avec la strafe du rêve. Une pièce visuelle et sonore qui illustre trois manières bien singulières de vivre, et de le montrer. Ecrit et mis en scène par Richard Maxwell et la compagnie de théâtre expérimental des New York City Players. En anglais surtitré.

PAR ANNA MARÉCHAL

PUBLIÉ : MARDI 30 AOÛT 2016

L'AMÉRIQUE À BOUT DE SOUFFLÉ

Dans *The Evening*, Richard Maxwell visite, une fois encore, les dominés du pays dominant. Pour une soirée bière teintée sang à faire éclater la fatalité. Dans la miséricorde de l'auteur.

Nul ne saurait dire l'Amérique du XXI^e siècle comme Richard Maxwell. Celle que l'on nomme profonde pour ne pas la dire enfouie, honteuse. Une collection d'oubliés s'y terre, assommée de rêves devant les écrans, cannette et chips parfumées en main. La mythologie des gagnants les a ravalés sous ses talons. Comme dans *Ode to the Man Who Kneels*, l'une des plus belles pièces de l'auteur-metteur en scène, et quelle que soit leur fonction sociale exacte, ils sont ce que les vachers sont aux cow-boys. Ils logent à l'étable et traitent le réel pour les autres. Même les pistolets risquent de s'enrayer dans leurs mains. Maladresse d'une humanité groggy dont les mots fourchus viennent autant des poings que des lèvres, livrant, par paquets, des énoncés tronqués, propres à toucher aux points vitaux les partenaires obligés.

Comment tirer l'autre plus bas que terre, lorsqu'on y a déjà un genou ? La logique de l'enfouissement vivant est à l'œuvre ce soir-là (*The Evening*). Fin de journée et de tous les espoirs, fin de carrière et des comptes à régler. Trois petits Blancs à bout de souffle cherchent le chaud et le froid au comptoir du bar local. Midwest étatsunien, dans ces parages où Richard Maxwell a grandi. Une jeune serveuse montante sur l'éternel départ (Cammissa), ses amants et clients : un boxeur (Brian) et son entraîneur (Jim), tous deux en retour d'âge. À eux d'étaler les cartes de l'amour et de la guerre, de l'argent, du voyage et de la mort. Leurs parties, leurs réparties, sont dans le négatif pour tous. Sous des flots de bière et les bluettes d'un trio pop-soft in situ (paroles et musique : Richard Maxwell), elles versent de l'inexorable à faire péter les prisons.

Le théâtre de Richard Maxwell ne se conçoit pleinement qu'en pensant ses personnages comme d'authentiques héros. Sous leurs sapes d'une sous-marque voyante, quelque chose de l'antique transparait. Ils ont été modelés dans la glaise des récits premiers et des grands classiques avant d'être jetés en scène par l'entrée des figurants, pour tenter de vivre

jusqu'au bout les passions universelles des premiers rôles. Ils ont boudé l'embranchement Hollywood, coupé court à Broadway, et restent hors d'atteinte de la télé-réalité. Ils ne sont ni cessibles, ni commercialisables, et quoiqu'ils ne présentent pas leur meilleur visage – et d'autant mieux qu'ils ne le présentent pas – sont à saisir dans l'instant, avant péremption. Leur simple présence redéfinit le théâtre dans sa différence, dans son exigence, elle le dégage des tics d'école et des faux-semblants unificateurs.

Lorsque Richard Maxwell évoque le « masque neutre » de Jacques Lecoq, c'est pour chercher avec ses comédiens, ses élèves, ce que serait un neutre sans masque. Ce « neutre » qu'il a excavé profond dans la réalité sociopolitique du Midwest et dans l'histoire des États-Unis pour l'admirable *Neutral Hero* (Festival d'automne 2011)¹. Le neutre n'est pas un état figé, mais une aspiration tremblée. Il prend en acte la souffrance d'être là. Il fait vibrer les corps et les voix dans les confins de l'impuissance. Il refuse orgueilleusement de tendre la main au spectateur le plus secourable. Il est à l'exact opposé du soi-disant grand jeu des grands interprètes. Il rallie les dernières forces des petites gens dans leur mission de soulever le monde. Celle que nous trouvons entière dans la miséricorde de l'auteur. *Good Samaritans* est le titre d'une autre pièce de Richard Maxwell (Festival d'automne 2006) •

Jean-Louis Perrier

1. Lire l'entretien dans le n° 59 de *Mouvement* (avril-juin 2011).

The Evening, du 12 au 19 octobre au Théâtre Nanterre-Amandiers (Festival d'automne) ; du 8 au 11 novembre au Théâtre Garonne, Toulouse



New York City Players

Brian Mendes,
Cammisa
Buerhaus
et Jim Fletcher

perdants magnifiques

Quand l'auteur et metteur en scène **Richard Maxwell** adapte *L'Enfer* de Dante, cela donne un spectacle poignant sur les vies minuscules d'un bar de l'Amérique profonde.

D'où vient l'émotion si particulière déclenchée par le théâtre de Richard Maxwell et l'acuité de son regard sur l'Amérique des laissés-pour-compte ? Taxés d'hyperréalistes, ses spectacles agissent pourtant autrement que s'il se contentait de prélever un morceau de réel pour le restituer, intact, sur un plateau. Il fait du théâtre une expérience partagée, sensible, exempte de tout jugement sur les personnages qui nous font face.

The Evening, sa dernière création, est le premier volet d'une trilogie sur Dante. Elle se déroule dans un bar autour de trois paumés au grand cœur, bien que lourd... "Il y a le personnage de la barmaid, peut-être une prostituée, donc 'la pute au grand cœur', précise Richard Maxwell. Il y a le lutteur, le personnage du guerrier, le boxeur vieillissant qui tente de faire un come-back. Et puis il y a Jim Fletcher,

qui joue le manager corrompu. J'essaie de ciseler ces formes qu'on suit. Je cherche la différence entre une personne et un personnage." Lutter ou mourir d'un coup de pistolet ne nécessite que quelques tours de passe-passe et des accessoires cachés sous le manteau pour figurer le sang. Mais mettre son cœur à nu, désirer fuir une situation intenable ou ravauder des amours déchirés qui laissent à désirer suppose une autre rencontre : celle de l'auteur-metteur en scène et de ses comédiens-personnages.

The Evening s'ouvre sur Béa, la barmaid, seule en scène, lisant un texte qui retrace les derniers jours de la vie de son père. Richard Maxwell : "La mort de mon père est survenue à un moment où il me fallait réellement travailler à comprendre ce qu'était ce spectacle. Exclure sa fin de vie et sa mort du processus n'aurait pas eu de sens pour moi." Un deuil à prendre en compte pour l'évolution du personnage de Béa,

qui veut rompre à la fois avec Asi, le lutteur, et un quotidien ballotté entre son job de barmaid et la prostitution, en rêvant d'un ailleurs qui prend la forme d'un voyage à Istanbul.

L'humour et la tendresse tiennent leur rang, entre bastons, disputes, coups de feu et tournées de bière. Face à la jeunesse téméraire de Béa (Cammisa Buerhaus), Asi (Brian Mendes), gueule cassée, touchant de maladresse dans son amour pour elle, et Cosmo (Jim Fletcher), manager sur le retour et amateur de substances planantes, n'ont pas grand-chose à offrir mais n'hésitent pas à le lui tendre. A la déliaison sociale, ils opposent l'irréductible des rapports humains : "On est peut-être des exclus, concède Cosmo, mais on peut pas être des perdants tant qu'on a l'un l'autre." **Fabienne Arvers**

The Evening

d'après Dante, mise en scène Richard Maxwell, avec les New York City Players, en anglais surtitré en français, du 12 au 19 octobre à Nanterre-Amandiers, centre dramatique national, tél. 01.46.14.70.00, www.nanterre-amandiers.com
Festival d'Automne à Paris tél. 01.53.45.17.17, www.festival-automne.com

Maxwell fait du théâtre une expérience partagée, sensible, exempte de tout jugement sur les personnages qui nous font face

NANTERRE-AMANDIERS
TEXTE ET MISE EN SCÈNE RICHARD MAXWELL

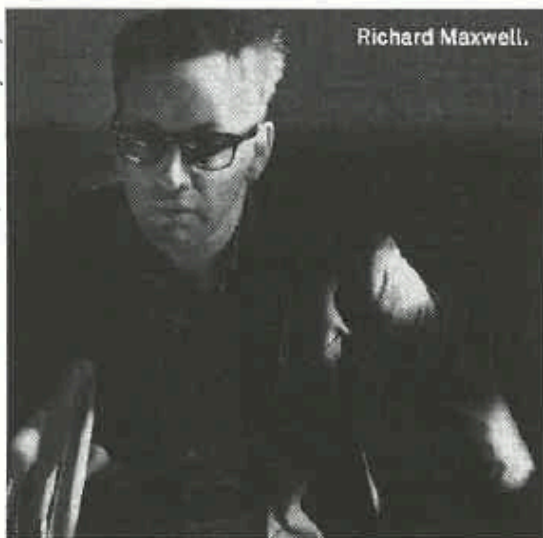
THE EVENING

L'auteur et metteur en scène new-yorkais Richard Maxwell présente *The Evening*. Un spectacle qui s'inscrit dans un triptyque inspiré de *La Divine Comédie* de Dante.

Dans *The Evening*, il y a une serveuse de bar, un boxeur et un entraîneur véreux. Sur fond de chansons pop ou mélancoliques – interprétées en live par un groupe de rock – tous trois « discutent de leur avenir, se battent et jouent leur destin »... Fondateur, en 1999, de la compagnie

The New York City Players, Richard Maxwell écrit des spectacles qui, en revisitant des situations quotidiennes inspirées du mode de vie américain contemporain, interrogent notre rapport au réel, à la fiction, à l'existence, au monde tel qu'il est aujourd'hui. « Je souhaite créer un théâtre qui

© New York City Players



Richard Maxwell.

exister en-dehors des règles établies, sans avoir à faire scandale ou à user d'effets faciles... »

DES « ANTIHÉROS DE LA SOCIÉTÉ AMÉRICAINE »

Présentant des « anti-héros de la société américaine », ce théâtre balance entre violence et cocasserie, émotion et dérision. Il creuse les faux-semblants de l'illusion théâtrale et interroge, à travers les contrastes que révèlent ses personnages, différentes possibilités « d'être au monde ».

Manuel Pilotat Soleymat

laisse du temps libre aux spectateurs, déclare l'auteur et metteur en scène new-yorkais, un peu comme si on se baladait dans une bibliothèque ou un musée vide, la nuit. Un théâtre qui puisse

Nanterre-Amandiers, Centre Dramatique National, 7 av. Pablo-Picasso, 92000 Nanterre.
Du 12 au 19 octobre 2016. Tél. 01 46 14 70 00.

Avec le Festival d'Automne à Paris.
Spectacle en américain surtitré.

Rejoignez-nous sur Facebook

153 NANTERRE 92

Théâtre Nanterre Amandiers, 7, avenue Pablo Picasso. 01.46.14.70.00.
RER A Nanterre Préfecture + Navette. www.nanterre-amandiers.com.
Loc. du Mar au Sam de 12h à 19h. Pl. : 10 à 25 €.

A 20h Mar, Mer, Ven, Sam. A 19h30 Jeu. A 15h30 Dim. Spect. en anglais
surtitré. **Du 12 au 19 octobre :**

The evening

Texte et mise en scène Richard Maxwell et New York City Players.
Avec Cammisa Buerhaus, Jim Fletcher, Brian Mendes.

**Un voyage initiatique vers la rédemption. Trois personnages incarnent
autant d'attitudes face à la vie : la fuite, la lutte, la résignation...**
(Durée 1h).

Richard Maxwell, l'art du rien

A Nanterre, l'Américain fait vivre sur scène trois êtres cabossés

THÉÂTRE

Vous vous souvenez de *Heaven*, la chanson de Talking Heads? Elle date de 1979 et parle d'un bar, le Heaven, où « *nothing, nothing ever happens* » (« rien jamais ne se passe »), comme on l'entend dans le refrain. Mais « *it's hard to imagine that nothing at all could be so exciting* » (« c'est difficile d'imaginer que ce rien puisse être aussi excitant »), comme le chante David Byrne. On pourrait l'écouter en boucle, cette chanson qui traverse le temps du « rien » d'une manière entêtante. Et on y pense beaucoup quand on voit *The Evening*, le spectacle de l'Américain Richard Maxwell présenté par le Festival d'automne. Car c'est exactement la même chose qui se joue : le *nothing*, dans un bar d'aujourd'hui. Un rade comme les aiment les amoureux des recoins des villes. Un repaire pour des habitués aux cœurs silencieux. Un port de départ pour les voyages immobiles.

Le bar de Richard Maxwell est petit, étroit. Derrière le comptoir, il y a la serveuse, une jeune femme blonde en short. Deux hommes entrent et s'attablent : un boxeur et son manager. Le boxeur a eu une histoire avec la serveuse, prostituée à l'occasion, qui voudrait

partir parce que beaucoup de gens autour d'elle sont morts. Elle rêve d'aller à Istanbul, l'ailleurs qui lui semble le plus exotique et lointain, sans doute. Les deux hommes règlent leurs comptes avec la fille qu'ils voudraient tous les deux. Le boxeur est fini, mais il rêve d'un nouveau combat. Le manager boit. Lui aussi est fini.

Mélancolie naïve

Vous direz que cela fait beaucoup. Eh bien non, car Richard Maxwell sait y faire. Son texte et sa mise en scène « surfent », comme on dit de nos jours, sur la vague du contexte. L'histoire est là, certes, mais telle une toile de fond. Le plus important, ce sont cette jeune femme et ces deux hommes que les trois comédiens incarnent à l'américaine, d'une manière physique, dessinée, tenue. Dès leur entrée en scène, ils sont là, et si bien là que vous avez l'impression de les connaître aussi bien que les habitués de votre bar des heures blanches. La vie sourd de tous les pores de leur peau, elle est cabossée, bien sûr, mais elle vibre à chaque instant, entre l'ennui, le rêve et les coups durs.

Et puis ils ne sont pas seuls, ces comédiens formidables. Richard Maxwell invite aussi trois musiciens dans son bar. Ils arrivent comme un groupe qui viendrait

jouer au Heaven, le bar de la chanson. Ce ne sont pas l'élégant David Byrne et ses camarades de Talking Heads. Ils jouent d'une manière lourde, un peu ringarde ; la mélancolie naïve de leurs chansons est attendue, on dirait une ritournelle trop souvent répétée. Mais on ne peut pas s'empêcher de les aimer : eux aussi sont formidables, dans leur genre gentiment cabossé.

Voilà pour l'essentiel de *The Evening*, qui réserve une surprise : à un moment, le décor se désintègre, et l'on entre dans une nouvelle dimension : le « rien » du début devient un « ça continue ». Serait-ce une rédemption ? En sortant d'un théâtre de Bruxelles où l'on avait vu le spectacle, en mai, on apprenait que Richard Maxwell s'était inspiré de *La Divine Comédie*. On n'y aurait pas pensé, mais une chose est certaine : de l'*Inferno* de Dante au *Heaven* de Talking Heads, il n'y a qu'un pas : « *Nothing happens, it's hard to imagine that nothing at all could be so exciting.* » ■

BRIGITTE SALINO

The Evening, des New York City Players. Mise en scène : Richard Maxwell. Théâtre de Nanterre-Amandiers (Hauts-de-Seine). Jusqu'au 19 octobre. Durée : 1 heure. En anglais surtitré

« The Evening » mise en scène Richard Maxwell, au Théâtre des Amandiers dans le cadre du Festival d'automne

15 Oct, 2016 dans Critiques

Article de [Marianne Guernet-Mouton](#)

Le combat des oubliés

Les oubliés, les laissés pour compte, les losers, tels sont les personnages de Richard Maxwell, célèbre metteur en scène new-yorkais partisan d'un théâtre expérimental très acerbe. *The Evening* est traversé par l'intérêt porté par l'auteur à « La divine comédie » de Dante tout en étant marqué par la mort récente de son père qui pèse sur la pièce.



© New York City

Béatrice, qui travaille dans un bar quelconque et reculé des Etats-Unis, le seul endroit bien selon les personnages, est serveuse et prostituée, objet de fantasme de ses deux clients du soir et seuls hommes de sa vie qui pourtant, semble valoir la peine d'être vécue. Comme Richard Maxwell, elle a perdu son père et raconte ses derniers jours, alors qu'un jeune homme manifestement dévasté par la vie et le combat, free fighter convalescent, vient lui arracher un baiser, bientôt rejoint par un agent corrompu aux airs planants. Autour d'une pizza et d'alcool, ils parlent de combat, ils sont blasés mais peut-être heureux. Ils regardent la télévision, le silence est une composante importante de cette pièce où l'on ne se détache pas de Béatrice, qui formule le doux rêve de partir pour Istanbul, le nouveau Moscou d'une pièce aux ambiances chères à Tchekhov. Toujours sur le même ton et les mêmes attitudes, vêtue d'une tenue excentrique, cette jeune femme au tempérament calme rêve d'autre chose, du contraire d'ici dit-elle face aux deux hommes désemparés par ce désir d'ailleurs. Plus qu'un endroit en particulier, Béatrice est égarée, comment faire quand les gens nous manquent ? Où aller ?



Pour Richard Maxwell, il s'agit d'explorer ce lieu qu'est l'enfer, réel et concret chez Dante, devenu un bar sordide que la jeune femme veut fuir, en quête de rédemption. Du début à la fin, ils parlent peu, ils se parlent sans vraiment s'écouter. Le sportif s'injecte des stéroïdes tout en essayant de dire ses sentiments à Béatrice, il dit l'aimer, campé sur des dollars recouvrant le sol, ceux qui pourtant, servent toujours à la payer. Ensemble, ils ne sont pas déprimés, mais seuls, oubliés, il ne sait pas lui dire qu'il veut qu'elle reste. En parallèle de ce jeu, de ces êtres qui sont là, présents au monde sans que cela signifie une chose particulière conformément au souhait du metteur en scène, un groupe de musique fait irruption dans ce bar et joue des morceaux de rock, au fil de la pièce, on se rend compte que les paroles ne paraissent avoir aucun lien avec la gravité des situations, notamment lorsque Béatrice sort un pistolet et tire sur les deux hommes. Ce décalage entre le jeu et l'ambiance sonore semble pourtant faire sens, comme si les paroles des chansons renvoyaient à ce que les personnages aimeraient pouvoir se dire sans parvenir à le faire.

Pour ces indésirables, ces exclus qui semblent vivre dans un monde vide mais plein d'ordures, de chaises cassées, tout tourne en rond. Il est question du temps, d'amour, du manque de ceux qu'on a perdus et qui nous laissent face à la mort, il est question de vivre pour un dernier combat achevé par une image finale très esthétique. Alors que le décor s'ouvre sur Béatrice et sa valise, de la fumée remplit la scène, comme par magie, elle disparaît parmi les nuages. Si de prime abord le spectacle de Richard Maxwell est plutôt hermétique, il marque par les images créées et le désespoir de personnages encore malgré tout, plein d'espoir.

The Evening

Des New York City Players

Mise en scène Richard Maxwell

Avec Cammisa Buerhaus, Jim Fletcher et Brian Mendes, musiciens, James Moore, Andie Springer, David Zuckerman.

Du 12 au 19 octobre 2016

Théâtre des Amandiers, Nanterre, Centre dramatique national

7, avenue Pablo Picasso

92000 Nanterre

<http://www.nanterre-amandiers.com/>

LE DESSIN

UN SOIR AU BAR AVEC MAXWELL

— par Baptiste Drapeau —



THE EVENING

MISE EN SCÈNE RICHARD MAXWELL / NANTERRE-AMANDIERS

La pièce met en scène un pratiquant de free fight en convalescence, son agent corrompu et une serveuse et prostituée nommée Béatrice, muse involontaire de ce triangle dramatique.

VANISHING POINT

— par Pierre Fort —

« Laissez toute espérance, vous qui entrez » : un bar moche, un lutteur de MMA cabossé et son entraîneur, une serveuse loqueteuse et aigrette en guise de Béatrice... L'enfer de Maxwell, inspiré de Dante, n'a rien pour séduire. Et pourtant...

Ce qui frappe avant tout, c'est la déco : une forme de saturation de la couleur, une redondance morne des motifs, où domine le marron ou, plus exactement, le marron sur du marron. Cela crée l'effet de ces publicités des années 1970, dont l'éclat s'est dissipé, où l'aspiration d'une génération à la consommation n'est rien devenue de plus qu'un désir terni. Un peu comme si Maxwell voulait « retrouver le néant au cœur de l'image », ainsi que Baudrillard définissait l'art de Warhol. L'espace délimité est exigu. Et c'est particulièrement sensible sur le grand plateau des Amandiers, utilisé au quart. Les comédiens peinent à se mouvoir. Les musiciens d'un orchestre de rock mou sont relégués dans un coin. Le personnage féminin s'écrie « J'essaie de m'éloigner le plus possible de toi », mais il se heurte immédiatement au mur du décor. Tout est minable, étrié, figé. La lutte physique entre les deux hommes, qui pourrait donner

lieu à une scène spectaculaire à base de torgnoles, se défait instantanément, de façon lamentable et ridicule. On serait presque dans un antijeu. Un antijeu qui se voudrait pourtant réaliste. Corps bien présents (sang, piquouses, beignes) et désincarnés tout à la fois, tout juste audibles, les comédiens semblent eux-mêmes ne pas croire en leur rôle.



La méthode Coué de la lose

Béa, qui souhaite s'échapper de ce bar moisi pour se rendre à Istanbul, rappellerait bien Arletty dans « Hôtel du Nord », lorsque celle-ci propose à Louis Juvet, qui s'« asphyxie ici », d'« aller aux colonies ». Mais ce n'est plus le « réalisme poétique » à la Prévert ou à la Francis Carco, la représentation aimable et pittoresque d'un petit peuple interlope rêvant d'un orient kitsch et enchanteur. Il n'y a ici ni « caractères » ni même « atmosphère ». On est davantage dans la simulation d'une « atmosphère », dans un simulacre signalé comme tel par le dispositif, avec des personnages fantoches et peu attachants. Car ces losers-là n'ont rien de magnifique. Le dialogue lui-même est pavé d'intentions, de clichés ressassant le

thème de l'échec : « J'ai l'impression qu'on est des perdants. C'est obligé. » À défaut d'être des perdants, on joue à être des perdants. « The Evening », pris à la lettre, ce serait un peu la méthode Coué de la lose. Cette scène du bar est encadrée – pour ne pas dire désignée – par deux autres moments. Elle est précédée de la lecture d'un texte autobiographique, dépouillé et très beau, relatant la mort du père de Maxwell, qui a coïncidé avec l'écriture du spectacle et dont quelques images demeurent : les « bras osseux » du mourant sur un lit d'hôpital, des oiseaux observés comme autant d'augures inquiétants... La dernière scène est simple dans sa réalisation et pourtant magnifique : Béa, qui a revêtu un manteau de fourrure miteux, peut s'évader enfin. Les machinistes viennent enlever un à un les éléments du décor et laissent découvrir un immense cyclorama rayonnant de blanc, envahi de fumée. Béatrice, ombre errante, disparaît dans ce paysage de brume. Cela a l'allure d'une Near Death Experience, et cela pourrait signifier un passage de l'enfer au purgatoire. Quoi qu'il en soit, cette ultime dénudation de procédés est saisissante. Le spectateur ignore sans doute s'il a compris, aimé ou détesté cette proposition, qui ne ressemble à rien. Mais il sait que, dans cet agencement, quelque chose s'est assurément joué.

Pariscope n°2526 – Mercredi 19 au mardi 25 octobre 2016

141 NANTERRE 92

Théâtre Nanterre Amandiers, 7, avenue Pablo Picasso. 01.46.14.70.00.
RER A Nanterre Préfecture + Navette. www.nanterre-amandiers.com.
Loc. du Mar au Sam de 12h à 19h. Pl. : 10 à 25 €.

A 20h Mer 19 oct. (dernière). Spect. en anglais surtitré :

The evening

Texte et mise en scène Richard Maxwell et New York City Players.
Avec Cammisa Buerhaus, Jim Fletcher, Brian Mendes.

Un voyage initiatique vers la rédemption. Trois personnages incarnent
autant d'attitudes face à la vie : la fuite, la lutte, la résignation...
(Durée 1h).

CAHIER CRITIQUE



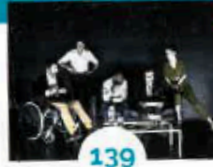
136

**Der Selbstmörder
(Le Suicidé)**
Jean Bellorini



138

The Evening
Richard Maxwell



139

2666
Julien Gossetin



140

Interview
Nicolas Truong



141

Letter to a man
Robert Wilson



142

Don Quichotte
Jérémy Le Louët



143

Quills
Robert Lepage et
Jean-Pierre Cloutier



143

Démons
Lorraine de Sagazan



144

Le Poète aveugle
Jan Lauwers /
Needcompany



145

Les Damnés
Ivo van Hove



146

La Veillée
Pascal Rome /
compagnie OpUS



147

Lotissement
Tommy Milliot /
Compagnie Man Haast



147

**La tête des porcs
contre l'enclos**
Marine Mane



148

Tristesses
Anne-Cécile Vandalem



149

Karamazov
Jean Bellorini



150

Penthésilée
Sacha Todorov



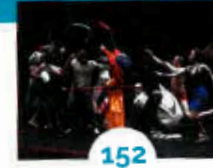
151

Paper Cut
Yael Rasooly



151

**Argent, pudeurs
et décadences**
Audrey Mallada
et Aurélia Tastet



152

Monumental
Jocelyn Cottencin



153

Les Vagues
Pascale Nandillon
et Frédéric Tétart



154

Krafff
Johanny Bert
et Yan Raballand



154

2 bras 2 jambes
Zarina Khan



155

**Monsieur Armand
dit Garrincha**
Patrick Pineau



156

99
Marc Nammour



156

Blockbuster
Collectif Mensuel



The Evening

Conception et mise en scène de Richard Maxwell
À Paris, Nanterre

THÉÂTRE

Le cul de sac d'un bar en sous-sol comme il y en a tant dans les quartiers populaires à New York. Refuge pour loosers, ce genre de lieu semble avoir été inventé pour faire oublier à ceux qui le fréquentent que la lumière du jour existe ailleurs. Réunissant des personnages qui pourraient figurer dans les films de John Cassavetes, le metteur en scène américain Richard Maxwell s'inspire de *L'Enfer*, de Dante, pour un huis clos éblouissant qui reprend les codes du polar à la manière du plus tragique des documentaires. *The Evening* réunit un trio qui fonctionne à la manière d'une famille recomposée où l'alcool, la drogue et l'inceste se transforment en baumes pour oublier l'âpreté du quotidien et digérer l'échec.

La figure féminine de cette Sainte-Trinité a un look d'étudiante. Faisant profession de barmaid pour arrondir ses fins de mois, la jeune Béatrice (Cammissa Buerhaus) a un cœur si grand qu'on l'imagine incapable de refuser les charmes de son corps et un service tarifé à ceux qui ont su gagner sa confiance. Portant encore sur le visage les traces des coups reçus lors de son dernier combat, Asi (Brian Mendes) est un boxeur vieillissant qui espère un jour réussir enfin son come-back. Reste Cosmo (Jim Fletcher) mi-manager mi-maquereau, il est celui qui a toujours une liasse de dollars en poche pour calmer les esprits, commander une pizza et une tournée générale ou offrir une ligne de coke.

L'arrivée dans le bar d'un groupe de musiciens ne change rien à l'affaire. N'espérez pas de la musique qu'elle adoucisse les mœurs. Ces trois-là ont des comptes à régler. De l'humiliation publique de l'une aux coups qui pleuvent sur l'autre, le drame tourne au tragique quand parlent les armes et que le sang se met à couler. On reste bouche bée devant tant de cruauté. On s'émeut d'un metteur en scène qui s'acharne à détruire ses personnages comme s'il s'agissait de simples marionnettes. Mais un drame de la vie peut parfois changer le sens d'un projet. Notre émotion légitime est à relativiser si l'on sait que Richard Maxwell use de son théâtre comme d'un cérémonial pour exorciser la douleur bien réelle d'avoir perdu son père au cours des répétitions. Le metteur en scène avoue même avoir brûlé le livre de Dante pour s'en libérer. Splendides à ce titre, les épreuves infligées aux héros de sa fiction participent d'abord d'un travail de deuil qui l'autorise à se livrer à tous les excès sur son plateau. En acceptant ces pics de violence comme des expressions de son chagrin, on l'accompagne sur le chemin d'un apaisement. Faisant voler en éclats son théâtre, Richard Maxwell calme sa colère. L'épiphanie libératrice où nous entraîne la fin de son spectacle lui donne raison d'avoir ainsi osé prendre à témoin le public pour chevaucher sa douleur de fils et réussir à la dépasser à travers un art devenu pour lui une planche de salut.

/// PATRICK SOURD ///

carte blanche (et noire)

quatre metteurs en scène invités du Festival d'automne

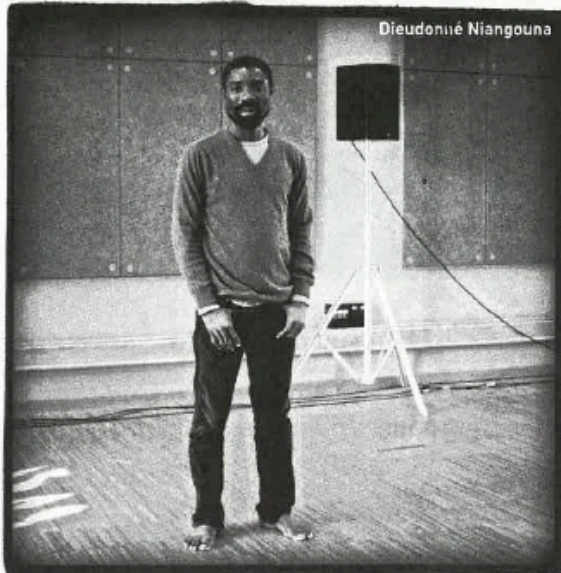
par Renaud Monfourny



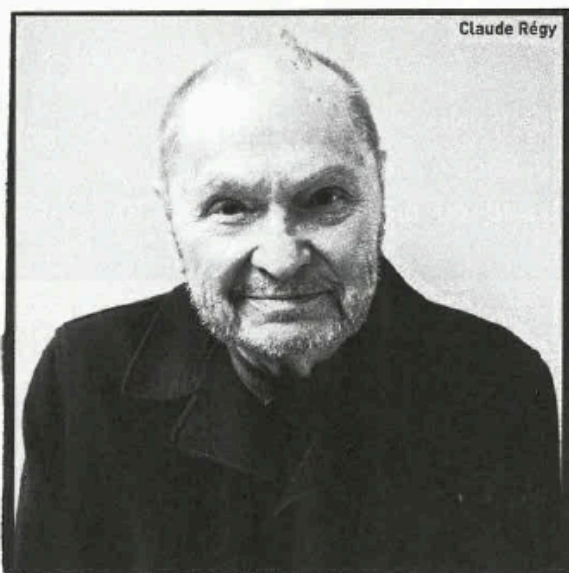
Richard Maxwell



Toshiki Okada



Dieudonné Niangouna



Claude Régy

Claude Régy, Richard Maxwell, Toshiki Okada ont enchanté en septembre et octobre le Festival d'Automne à Paris. Dieudonné Niangouna y présente *Nkengué*, qu'il a écrit et mis en scène, du 9 au 26 novembre au Théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis.